

## ACTIVITÉ 2C

### Les collaborations en recherche fondamentale

**Animateur :** *Arturo SANGALLI, Dépt de Mathématiques, Collège Champlain (Lennoxville)*

**Conférenciers :** *Nadia KHOURI, Dépt de Sciences humaines, Collège Dawson*

*Michel PERRON, Cégep de Jonquière*

*Walter WHITELEY, Dépt de Mathématiques, Collège Champlain (St-Lambert)*

*Alain HOUDAYER, Dépt de Physique, Cégep André-Laurendeau*

---

#### **Nadia Khouri**

Je me présente, mon nom est Nadia Khouri du collège Dawson, et je collabore avec le centre de recherche sur l'analyse du discours. Je fais depuis un certain nombre d'années des recherches essentiellement sur l'anthropologie physique, non pas sur l'anthropologie physique en tant que spécialité, mais sur la philosophie des sciences sociales, c'est-à-dire comment l'anthropologie physique développe ses arguments, ses figures de rhétorique, comment elle présente son sujet à ses blocs de travail. J'ai reçu une bourse de recherche du FCAR, il y a déjà un certain nombre d'années, il y a 4 ou 5 ans, pour un projet d'analyse épistémologique, des gains entre les discours biologiques et les discours sociaux. Cette étude portait sur l'analyse du déterminisme biologique, c'est-à-dire ce qui est déterminé par le gène, comment les comportements sociaux sont réductibles à des éléments biologiques, qu'est-ce qui au juste détermine quoi, etc. Comme vous savez, c'est une problématique qui intéresse l'anthropologie physique et, à l'époque, surtout depuis 25 ans, ce qu'on est venu à appeler la

socio-biologie est elle-même une sorte de discipline hybride entre la biologie d'une part et l'éthologie de l'autre, et qui essaye d'étudier les comportements sociaux, les bases biologiques des comportements sociaux.

Donc, il y a eu là-dessus un grand débat, qui a atteint des proportions politiques et qui devenait vraiment très intéressant, au moment où tout le monde parlait de politique et où on commençait à se demander si, peut-être il n'y avait pas des problèmes méthodologiques. Et c'est à ce niveau-là que j'ai travaillé. J'ai donc analysé ce déterminisme biologique en anthropologie physique, en zoologie, en philosophie et en biologie et j'ai fait là-dessus une série de conférences dans les universités, et puis, il y a deux ans, dans le cadre de l'ACFAS, dans le cadre de la société canadienne de sémiotique, un colloque organisé par les gens de sémiotique de l'U.Q.A.M. (vous savez qu'ils ont un doctorat en sémiotique).

Les résultats de mes recherches ont été publiés grâce à un dégagement du FCAR, qui m'a permis de tout mettre ensemble et

de le faire publier. Le biologique et le social s'est très bien vendu, parce que les rapports entre biologie et société, intéressent beaucoup les gens. Toutes ces recherches m'ont amenée à m'intéresser de plus en plus aux histoires et aux représentations de la race et de l'ethnie, car en fait j'ai beaucoup trouvé, de races, d'ethnies, de sexes là-dedans n'est-ce pas, des différences biologiques réductibles à la biologie, et surtout dans les discours savants et politiques.

Et vous savez que, y compris le déterminisme de l'intelligence, par exemple le Q.I., j'avais découvert également que le discours du quotient intellectuel n'était pas un simple discours, qu'il avait des répercussions, particulièrement sur l'immigration américaine dans les années 20, et qu'ensuite il a eu de très grosses répercussions sur les programmes d'actions positives d'intégration des minorités. Il y a eu une très très grosse réaction, surtout en 1968, à la parution d'un long article d'un psychologue américain A. Jenson. On l'avait pris très très au sérieux, et on se demandait si on allait continuer les programmes d'actions positives, les programmes de récupération des adultes et les autres programmes de ce genre. Il faut dire qu'il n'y a pas que des généticiens dans toute cette histoire, toutes ces questions de biologie, de politique, de programmes, d'interactions sociales, d'acceptations, d'inclusion ou d'exclusion de certains groupes dans la société sont reliées.

Alors, ça m'a amenée à poser des questions à propos de ce qui soutenait tous ces discours. Et ce qui soutient tous ces discours, ce sont des problèmes résiduels, des problèmes directs qu'on traîne derrière nous et qui sont des problèmes de races, d'ethnies, des problèmes d'exclusion sur la base du sexe des gens, etc. J'ai donc commencé à faire beaucoup de travail là-dessus et j'ai publié un certain nombre de

travaux sur des questions de race et d'ethnie et c'est comme ça que j'ai commencé à travailler avec une équipe qui était une équipe qui travaillait sur les divers discours dans les années 30, qui sont comme vous le savez, des années qui sont bien connues pour l'élaboration des discours sur la race, sur l'ethnie, etc. Il s'est trouvé que ces gens-là étaient intéressés à intégrer dans l'équipe quelqu'un qui avait fait du travail de méthodologie, du travail théorique sur les questions de race et d'ethnie telles qu'elles sont présentées dans les diverses sciences sociales. Comment l'anthropologie entrevoit-elle le problème de la race? Quelle est l'histoire du problème de race en anthropologie? Il y a tout un développement depuis le 19<sup>e</sup> siècle. Le mot race a été complètement abandonné par l'anthropologie, comme étant non scientifique. Comment le mot «race» a-t-il donné lieu au mot «ethnie»? Là aussi il y a des problèmes, on a commencé à utiliser le mot «ethnie» parce qu'on avait honte d'utiliser le mot «race», mais on s'est rendu compte que le mot «ethnie» ne faisait que remplacer la «race» et que maintenant on essaye de se battre un petit peu pour voir si on ne pourrait mettre sur le côté le mot «ethnie» pour le remplacer par le mot «culture». On s'est rendu compte que le mot «culture», c'est exactement la même chose. Alors, c'est là-dessus qu'on travaille. On travaille sur l'évolution et la manière de discourir sur tous ces mots, tous ces mots qui finissent par atteindre les sociétés comme les ministères des communautés culturelles par exemple. On étudie également en quoi consistent les communautés culturelles, le discours social tel qu'il se présente.

Dans ce centre de recherche, ma tâche consiste à identifier les problèmes théoriques et méthodologiques généraux liés à cette problématique, notamment la manière avec laquelle elle est abordée dans les sciences humaines et sociales et à

placer cette problématique dans des contextes historiques spécifiques. Par exemple, j'ai été responsable d'un séminaire sur l'idée de race et le racisme dans les années 30. L'année dernière, dans le cadre de l'ACFAS a eu lieu un colloque qui s'appelait "discours ethniques", organisé par le centre en collaboration avec l'association de synoptique, et dont les actes vont paraître en mai. En plus de ces activités, de la publication, de l'édition et de la diffusion des résultats, le centre publie une revue qui s'appelle *Discours social* «*Social discourse*» et qui publie des numéros spéciaux sur des thèmes spécifiques. Cette revue vient de recevoir une grosse subvention d'Ottawa, qui nous permettra non seulement d'élargir la diffusion, mais d'intégrer un certain nombre de chercheurs qui aimeraient bien y travailler. Nous avons une petite brochure du CIMDS, le centre interuniversitaire montréalais du discours social, qui explique toutes ces activités, et qui a un programme. Nos bureaux sont à l'U.Q.A.M. sur la rue Ste-Catherine, vous pouvez vous procurer toute la documentation moyennant une légère somme. Le CIMDS a été créé à Montréal en septembre 1990, c'est un centre interdisciplinaire. Il se veut le point de convergence de plusieurs disciplines en sciences humaines. Il regroupe plusieurs groupes de recherche, plusieurs centres de recherche. Les activités continuent jusqu'à la fin avril. ■

### **Michel Perron**

Bonjour, je tiens d'abord à remercier les organisateurs du présent colloque pour leur invitation à participer à ce séminaire de recherche. Le thème retenu, c'est-à-dire les collaborations en recherche fondamentale, m'apparaît d'une très grande actualité puisqu'il permet de débattre de questions très importantes, dont les suivantes : Une équipe de chercheurs dans un collège peut et doit

conserver l'originalité de son projet ou des projets qu'elle réalise. Lorsqu'il y a collaboration effective, des collaborations sont possibles, souhaitables pour les chercheurs de collège. Quels sont les milieux avec lesquels les chercheurs de collège peuvent collaborer ou doivent collaborer? Voilà des questions importantes auxquelles je vais essayer de réfléchir tout haut avec vous cet après-midi. Je me présente en quelques mots avant d'aller plus avant. Mon nom est Michel Perron et je suis le coordonnateur d'un groupe de recherche qui s'appelle ECOBES, au cégep de Jonquière, un groupe qui existe depuis 10 ans et qui, peut-être à la différence de ce qu'on entend depuis ce matin, cherche plutôt à continuer à garder son autonomie tout en collaborant avec des chercheurs universitaires. Notre approche est donc un peu différente et je vais essayer de vous expliquer pourquoi nous pensons qu'on doit essayer de garder dans nos travaux, la plus large autonomie possible et comment, dans ce cadre, on peut et on doit collaborer avec des chercheurs autres que le milieu collégial. Dans un premier temps, j'aimerais revenir sur un article qui a paru dans le bulletin n° 6 publié par l'ARC en 1989, et dans lequel, on avait exprimé, à l'époque, comment on s'y prenait pour fonctionner en équipe de recherche dans un collège. Des principes avaient été élaborés à ce moment-là, qui me semblent encore d'actualité aujourd'hui, j'aimerais peut-être les rappeler. Dans un deuxième temps, comme le groupe a beaucoup évolué depuis 1989, je vais essayer de décrire très sommairement les projets sur lesquels nous travaillons, en insistant sur les différentes collaborations auxquelles ils donnent lieu. Et en terminant la présentation, j'aimerais insister sur l'importance de deux types de reconnaissance de la constitution d'équipes de recherche dans les collèges, la première reconnaissance bien sûr est celle des pairs, celle des fonds de recherche et la seconde,